

La sorcière venue de la cuisine de l'enfer

Robert E. Howard



Gloubik Éditions
2021

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre
et la traduction.

Le texte qui suit est la traduction de *The witch in the hell's kitchen*. Cette nouvelle, restée inédite jusqu'en 1952, a été publiée pour la première fois dans *Avon Fantasy Reader* (N°18 - 1952) Elle a depuis été publiée sous le titre *The house of Arabu*. Pourquoi ce changement de titre ? Mystère. Pour l'instant, je n'ai pas trouvé. Comme je ne sais pas pourquoi les éditeurs omettent régulièrement l'article dans le titre original. Est-ce un ajout de l'éditeur du magazine , Peut-être.

Quoi qu'il en soit, le texte qui suit est ma traduction de cette nouvelle fait à partir du texte publié dans *Avon Fantasy Reader*.

Ce document est gratuit et ne peut pas faire l'objet d'une vente.



Nous avons le plaisir de présenter ici une nouvelle novelette inédite de Robert E. Howard, un manuscrit retrouvé récemment dans sa cabane à papiers, tant d'années après sa mort prématurée. Les lecteurs des aventures épiques de Howard dans le passé brumeux reconnaîtront dans cette histoire le schéma de base qui a donné naissance aux célèbres contes de Conan. Pyrrhas l'Argive, héros de ce sinistre et fabuleux conflit avec les dieux-démons de l'ère mésopotamienne à l'aube de l'histoire écrite, est clairement le prototype du chef cimmérien de l'auteur. On peut supposer sans risque que cette histoire a précédé et anticipé les récits de l'âge hyborien. Il serait logique de supposer en outre qu'après l'avoir écrite, l'auteur l'a suffisamment appréciée pour décider d'en faire une série... mais en prenant d'abord la précaution de la dater plusieurs milliers d'années

en arrière, avant le début des enregistrements historiques, afin d'éviter tout danger de piège archéologique.¹

1 Ce texte est la présentation éditeur présente dans le magazine en prélude à la nouvelle de Howard.

The Witch from Hell's Kitchen
by Robert E. Howard

— A-t-il vu un esprit de la nuit, écoutait-il les murmures de ceux qui habitent dans les ténèbres ?

Drôles de mots à murmurer dans la salle de fête de Naram-ninub, au milieu des luths, du bruit des fontaines et des rires des femmes. La grande salle attestait de la richesse de son propriétaire, non seulement par ses vastes dimensions, mais aussi par la richesse de ses ornements. La surface vitrée des murs offrait une variété déconcertante de couleurs - des émaux bleus, rouges et orange mis en valeur par des carrés d'or martelé. L'air était lourd d'encens, mêlé au parfum des fleurs exotiques des jardins extérieurs. Les festoyeurs, des nobles de Nippur vêtus de soie, se prélassaient sur des coussins de satin, buvaient du vin versé dans des

coupes d'albâtre et caressaient les jouets peints et ornés de bijoux que la richesse de Naram-ninub avait fait venir de toutes les régions d'Orient.

Il y en avait des dizaines ; leurs membres blancs scintillaient lorsqu'ils dansaient, ou brillaient comme de l'ivoire sur les coussins où ils s'étaient étalés. Un diadème de bijoux accroché à une masse de cheveux noirs comme la nuit, un bracelet d'or massif incrusté de pierres précieuses, des boucles d'oreilles en jade sculpté, tels étaient leurs seuls vêtements. Leur parfum était étourdissant. Sans vergogne, elles dansaient, festoyaient et faisaient l'amour, et leurs rires légers remplissaient la salle de vagues de sons argentés.

Sur une large estrade surchargée de coussins, l'hôte donneur du festin était allongé, caressant sensuellement les cheveux

brillants d'une Arabe légère qui s'était étendue sur son ventre souple à côté de lui. Son apparence de langueur sybaritique était démentie par le regard pétillant de ses yeux sombres lorsqu'il regardait ses invités. Il était de forte corpulence, avec une courte barbe bleu-noir : un Sémite - l'un des nombreux qui dérivent chaque année vers Shumir.

À une exception près, ses invités étaient des Shumiriens, le menton et la tête rasés. Leurs corps étaient rembourrés d'une riche vie, leurs traits lisses et placides. Cette exception se distinguait par un contraste saisissant. Plus grand, il n'avait rien de leur douceur. Il était fait avec l'économie implacable de la nature. Son physique était celui du primitif et non de l'athlète civilisé. Il était une incarnation de la puissance, brute, dure, sauvage - dans les membres tendus, le cou

cordé, le grand arc de la poitrine, les larges épaules dures. Sous sa crinière dorée ébouriffée, ses yeux étaient comme de la glace bleue. Ses traits fortement ciselés reflétaient la sauvagerie que sa structure suggérait. Il n'y avait en lui rien de la détente mesurée des autres invités, mais une impitoyable franchise dans chacun de ses gestes. Alors qu'ils sirotaient, il buvait à grandes gorgées. Ils grignotaient des morceaux, mais lui saisissait des cuissots entiers dans ses doigts et déchirait la viande avec ses dents. Pourtant, son front était ombragé, son expression morose. Ses yeux magnétiques étaient introspectifs. C'est pourquoi le prince Ibi-Engur murmura à nouveau à l'oreille de Naram-ninub :

— Le seigneur Pyrrhas a-t-il entendu le murmure des choses de la nuit ?

Naram-ninub regarda son ami avec

une certaine inquiétude.

— Allons, mon seigneur, dit-il, vous êtes étrangement désemparé. Quelqu'un ici a-t-il fait quelque chose qui vous a offensé ?

Pyrrhas se réveilla comme d'une sombre méditation et secoua la tête.

— Ce n'est pas le cas, mon ami ; si je semble distrait, c'est à cause d'une ombre qui plane sur mon propre esprit.

Son accent était barbare, mais le timbre de sa voix était fort et vibrant.

Les autres le regardèrent avec intérêt. Il était le général des mercenaires d'Eannatum, un Argive dont la saga était épique.

— Est-ce une femme, seigneur Pyrrhas ? demanda le prince Enakalli en riant.

Pyrrhas le fixa de son regard sombre et

le prince sentit un vent froid souffler sur son échine.

— Oui, une femme, murmura l'Argive. Une femme qui hante mes rêves et qui flotte comme une ombre entre moi et la Lune. Dans mes rêves, je sens ses dents dans mon cou, et je me réveille pour entendre le battement d'ailes et le cri d'une chouette.

Un silence est tombé sur le groupe sur l'estrade. Seul dans la grande salle en dessous s'élevait le babillage de l'hilarité et de la conversation et le tintement des luths, et une fille riait bruyamment, avec une note curieuse dans son rire.

— Une malédiction est sur lui, murmura la jeune Arabe.

Naram-ninub la fit taire d'un geste, et allait parler, quand Ibi-Engur zappa :

— Mon seigneur Pyrrhas, ceci est étrange, comme la vengeance d'un dieu. As-tu fait quelque chose pour offenser une divinité ?

Naram-ninub se mordit la lèvre d'agacement. Il était bien connu que dans sa récente campagne contre Erech, l'Argive avait abattu un prêtre d'Anu dans son sanctuaire. La tête à crinière de Pyrrhas se redressa et il fixa Ibi-Engur comme s'il ne savait pas s'il fallait attribuer la remarque à la malice ou au manque de tact. Le prince commença à pâlir, mais la fine Arabe se mit à genoux et attrapa le bras de Naram-ninub.

— Regardez Bélibna !

Elle désigna la jeune fille qui avait ri si follement un instant auparavant. Ses compagnons s'éloignaient de cette fille avec appréhension. Elle ne leur parlait pas, ne semblait

pas les voir. Elle secoua sa tête ornée de bijoux et son rire strident résonna dans la salle de fête. Son corps mince se balançait d'avant en arrière, ses bracelets cliquetaient et s'entrechoquaient tandis qu'elle levait ses bras blancs. Ses yeux sombres brillaient d'une lumière sauvage, ses lèvres rouges se retroussaient sous l'effet de son hilarité contre nature.

— La main d'Arabu est sur elle, murmura l'Arabe avec inquiétude.

— Belibna ! appela brusquement Naram-ninub.

Sa seule réponse fut un autre éclat de rire sauvage, et la fille cria avec force :

— Vers la maison des ténèbres, la demeure d'Irhalla ; vers la route sans retour ; oh, Apsu, ton vin est amer !

Sa voix se brisa en un cri terrible, et bondissant d'entre ses coussins, elle bondit sur l'estrade, un poignard à la main. Les courtisans et les invités hurlèrent et se précipitèrent hors de son chemin. Mais c'est vers Pyrrhas que la jeune fille se précipita, son beau visage un masque de fureur. L'Argive lui attrapa le poignet, et la force anormale de la folie fut vaine contre les mâchoires de fer du barbare. Il l'écarta de lui et descendit les marches jonchées de coussins, où elle gisait dans un amas écrasé, sa propre dague enfoncée dans le cœur dans sa chute.

Le bourdonnement des conversations, qui s'était soudainement interrompu, s'éleva à nouveau tandis que les gardes emportaient le corps et que les danseurs peints retournaient à leurs coussins. Mais Pyrrhas se retourna et, prenant sa large cape cramoisie à un esclave, la jeta sur ses épaules.

— Reste, mon ami, insista Naram-ni-nub. Ne laissons pas cette petite affaire interférer avec nos réjouissances. La folie est assez commune.

Pyrrhas secoua la tête avec irritation.

— Non, je suis fatigué de boire et de me gaver. Je vais aller dans ma propre maison.

— Alors le festin est terminé, déclara le Sémite en se levant et en tapant dans ses mains. Ma propre litière vous portera jusqu'à la maison que le roi vous a donnée... non, j'oubliais que vous dédaignez de monter sur le dos d'autres hommes. Puis je vous escorterai moi-même chez vous. Mes seigneurs, voulez-vous nous accompagner ?

— Marcher, comme des hommes ordinaires ? bégaya le prince Ur-ilishu. Par Enlil, je viendrai. Ce sera une rare nouveauté.

Mais je dois avoir un esclave pour porter la traîne de ma robe, de peur qu'elle ne traîne dans la poussière de la rue. Venez, mes amis, allons voir le seigneur Pyrrhas chez lui, par Ishtar !

— Un homme étrange, murmura Ibi-Engur à Libit-ishbi, lorsque le groupe sortit du vaste palais et descendit le large escalier carrelé, gardé par des lions de bronze. Il se promène dans les rues, sans surveillance, comme un véritable commerçant.

— Soyez prudent, murmura l'autre. Il est prompt à la colère, et il a les faveurs d'Eannatum

— Pourtant, même les favoris du roi feraient mieux de se garder d'offenser le dieu Anu, répondit Ibi-Engur d'une voix tout aussi prudente.

Le groupe avançait tranquillement

dans la large rue blanche, regardé par les gens du peuple qui hochaient leurs têtes rasées sur leur passage. Le Soleil n'était pas encore levé, mais les habitants de Nippur étaient déjà bien éveillés. Il y avait beaucoup de va-et-vient entre les étales où les marchands présentaient leurs marchandises : un panorama mouvant, tissé d'artisans, de commerçants, d'esclaves, de prostituées et de soldats au casque de cuivre. Là, un marchand sort de son entrepôt, une figure statique en sobre robe de laine et manteau blanc ; là, un esclave en tunique de lin ; là, une androgyne peinte dont la courte jupe fendue exhibe à chaque pas son flanc lisse. Au-dessus d'eux, le bleu du ciel blanchissait sous l'effet de la chaleur du Soleil qui montait. Les surfaces vitrées des bâtiments aux toits plats scintillaient. Certains avaient de trois ou quatre étages. Nippur était une ville de briques séchées par le Soleil, mais ses fa-

çades émaillées en faisaient une éruption de couleurs vives.

Quelque part, un prêtre chantait :

— Oh, Babbar, la justice lève vers toi sa tête...

Pyrrhas a juré dans son souffle. Ils passaient devant le grand temple d'Enlil, qui s'élevait à 300 mètres dans le ciel bleu immuable.

— Les tours se dressent contre le ciel comme si elles en faisaient partie, jura-t-il en ramenant une mèche humide sur son front. Le ciel est émaillé, et c'est un monde fait par l'homme.

— Non, mon ami, a rétorqué Naram-ninub. Ea a construit le monde à partir du corps de Tiamat.

— Je dis que les hommes ont construit

Shumir ! s'exclama Pyrrhas, ses yeux assombris par le vin qu'il avait bu. Une terre plate - un véritable plateau de banquet - avec des rivières et des villes peintes dessus, et un ciel d'émail bleu par-dessus. Par Ymir, je suis né dans un pays que les dieux ont construit ! Il y a de grandes montagnes bleues, avec des vallées qui s'étendent comme de longues ombres entre elles, et des pics de neige qui scintillent au Soleil. Les rivières dévalent les falaises en écumant dans un tumulte perpétuel, et les larges feuilles des arbres tremblent sous les vents violents.

— Moi aussi, je suis né dans un vaste pays, Pyrrhas, répondit le Sémite. La nuit, le désert est blanc et terrible sous la Lune, et le jour, il s'étend à l'infini en brun sous le Soleil. Mais c'est dans les cités grouillantes des hommes, ces ruches de bronze, d'or, d'émail et d'humanité, que se trouvent la richesse et

la gloire.

Pyrrhas allait parler, lorsqu'une forte plainte attira son attention. Une procession descendait la rue, portant une litière sculptée et peinte sur laquelle reposait une figure cachée par des fleurs. Derrière elle, un cortège de jeunes femmes, aux vêtements déchirés et aux cheveux noirs flottant librement. Elles frappaient leurs poitrines nues et criaient : "Ailanu ! Thammuz est mort !" La foule dans la rue a repris le cri. La litière passe, se balançant sur les épaules de ses porteurs ; parmi les fleurs amoncelées brillent les yeux peints d'une image sculptée. Le cri des adorateurs résonnait dans la rue, s'affaiblissant au loin.

Pyrrhas haussa ses puissantes épaules.

— Bientôt, ils sauteront, danseront et crieront : "Adonis est vivant !", et les femmes

qui hurlent si amèrement maintenant se donneront aux hommes dans les rues pour exulter. Combien de dieux y a-t-il, au nom du diable ?

Naram-ninub montra du doigt la grande ziggurat d'Enlil, qui couvrait tout comme le rêve brutal d'un dieu fou.

— Voyez les sept gradins : le plus bas noir, le suivant d'émail rouge, le troisième bleu, le quatrième orange, le cinquième jaune, tandis que le sixième est revêtu d'argent, et le septième d'or pur qui flambe à la lumière du Soleil ? Chaque étage du temple symbolise une divinité : le Soleil, la Lune, et les cinq planètes qu'Enlil et sa tribu ont fixées dans le ciel pour leurs emblèmes. Mais Enlil est plus grand que tous, et Nippur est sa cité préférée.

— Plus grand qu'Anu ? murmura Pyr-

rhas, se souvenant d'un sanctuaire enflammé et d'un prêtre mourant qui avait lancé une terrible menace.

— Quelle est la plus grande jambe d'un trépied ? répliqua Naram-ninub.

Pyrrhas a ouvert la bouche pour répondre, puis a reculé avec une malédiction, son épée a jailli. Sous ses pieds, un serpent se dressa, sa langue fourchue scintillant comme un éclair rouge.

— Qu'est-ce que c'est, mon ami ?

Naram-ninub et les princes l'ont regardé avec surprise.

— Qu'est-ce que c'est ? a-t-il juré. Ne voyez-vous pas ce serpent sous vos pieds ? Mets-toi à l'écart et donne-moi un bon coup.

Sa voix s'interrompt et ses yeux se troublent de doute.

— Il a disparu, murmura-t-il.

Je n'ai rien vu, dit Naram-ninub, et les autres secouent la tête en échangeant des regards étonnés.

L'Argive passa sa main sur ses yeux, secouant la tête.

— C'est peut-être le vin, murmura-t-il. Pourtant, il y avait une vipère, je le jure par le cœur d'Ymir. Je suis maudit.

Les autres se sont éloignés de lui, le regardant étrangement.

Il y avait toujours eu une agitation dans l'âme de Pyrrhas l'Argive, qui hantait ses rêves et le poussait dans ses longues errances. Elle l'avait conduit des montagnes bleues de sa race, vers le sud, dans les vallées fertiles et les plaines bordant la mer, où s'élevaient les huttes des Mycéniens ; de là,

vers l'île de Crète, où, dans une ville rudimentaire de pierre et de bois, un peuple de pêcheurs troque avec les navires de l'Égypte ; Par ces navires, il était entré en Égypte, où les hommes travaillaient sous le fouet pour ériger les premières pyramides, et où, dans les rangs des mercenaires à la peau blanche, les Shardana, il avait appris les arts de la guerre. Mais son désir de vagabondage l'a poussé à retraverser la mer, jusqu'à un village commercial aux murs de boue sur la côte d'Asie, appelé Troie, d'où il a dérivé vers le sud, vers le pillage et le carnage de la Palestine, où les premiers habitants du pays ont été piétinés par les barbares Cananéens venus de l'Est. Par des voies détournées, il arriva enfin dans les plaines de Shumir, où les villes s'affrontaient, et où les prêtres d'une myriade de dieux rivaux intriguaient et complotaient, comme ils l'avaient fait depuis l'aube des temps, et comme ils le

firent pendant des siècles, jusqu'à ce que l'essor d'une obscure ville frontalière appelée Babylone exalte son dieu Merodach au-dessus de tous les autres en tant que Bel-Marduk, le vainqueur de Tiamat.

Les grandes lignes de la saga de Pyrrhas l'Argive sont faibles et dérisoires ; elles ne peuvent pas saisir les échos de l'apparat tonitruant qui a fait rage dans cette saga : les fêtes, les réjouissances, les guerres, le fracas et l'éclatement des navires et l'attaque des chars. Qu'il suffise de dire que l'honneur des rois fut donné à l'Argive, et que dans toute la Mésopotamie il n'y avait pas d'homme aussi craint que ce barbare aux cheveux d'or dont l'habileté guerrière et la fureur brisèrent les armées d'Erech sur le champ de bataille, et le joug d'Erech du cou de Nippur.

L'épopée de Pyrrhas l'avait conduit

d'une cabane de montagne à un palais de jade et d'ivoire. Pourtant, les sombres rêves mi-animaux qui avaient rempli son sommeil lorsqu'il était couché, jeune, sur un tas de peaux de loups dans la hutte de son père à la tête hirsute, n'avaient rien d'aussi étrange et monstrueux que les rêves qui le hantaient sur le divan de soie dans le palais de Nippur aux tours turquoise.

C'est de ces rêves que Pyrrhas se réveilla soudainement. Aucune lampe ne brûlait dans sa chambre et la Lune n'était pas encore levée, mais la lumière des étoiles filtrait faiblement à travers l'ouverture. Et dans ce rayonnement, quelque chose bougeait et prenait forme. Il y avait le vague contour d'une forme légère, la lueur d'un œil. Soudain, la nuit s'est abattue, oppressante, chaude et immobile. Pyrrhas a entendu le martèlement de son propre sang dans

ses veines. Mais aucune femme n'a jamais eu une forme aussi souple et panthérine, aucune femme n'a jamais eu des yeux aussi brillants dans l'obscurité. Avec un grognement haletant, il sauta de son canapé et son épée siffla en fendant l'air... mais seulement l'air. Quelque chose comme un rire moqueur lui parvint aux oreilles, mais la silhouette avait disparu.

Une fille entra précipitamment avec une lampe.

— Amytis ! Je l'ai vue ! Ce n'était pas un rêve, cette fois ! Elle s'est moquée de moi depuis la fenêtre !

Amytis tremblait en posant la lampe sur une table en ébène. C'était une créature svelte et sensuelle, avec de longs yeux aux paupières lourdes, des lèvres passionnées et une profusion de boucles noires lustrées.

Alors qu'elle se tenait là, nue, la volupté de sa silhouette aurait ému le plus blasé des débauchés. Issue d'Eannatum, elle détestait Pyrrhas, et il le savait, mais trouvait une furieuse gratification à la posséder. Mais maintenant sa haine était noyée dans sa terreur.

— C'était Lilith ! balbutia-t-elle. Elle t'a marqué pour elle. Elle est l'esprit de la nuit, la compagne d'Ardat Lili. Ils habitent dans la maison d'Arabu. Tu es maudit !

Ses mains étaient baignées de sueur ; de la glace en fusion semblait couler lentement dans ses veines à la place du sang.

— Où puis-je me tourner ? Les prêtres me haïssent et me craignent depuis que j'ai brûlé le temple d'Anu.

— Il y a un homme qui n'est pas lié par l'artisanat des prêtres, et qui pourrait t'aider. Lâcha-t-elle.

— Alors dis-moi ! - Il était galvanisé, tremblant d'impatience. - Son nom, ma fille ! Son nom !

Mais à ce signe de faiblesse, sa malice revint ; elle avait laissé échapper ce qu'elle avait dans la tête, dans sa peur du surnaturel. Maintenant, toute la vindicte qui était en elle se réveillait à nouveau.

— J'ai oublié, répondit-elle avec insolence, les yeux brillants de dépit.

— Salope ! Haletant sous l'effet de la violence de sa rage, il la traîna sur un canapé en la tenant par ses épaisses mèches. Il saisit sa ceinture d'épée et la mania avec une force sauvage, tout en maintenant le corps nu et tordu de sa main libre. Chaque coup était comme l'impact du fouet d'un berger. Il était tellement en proie à la fureur, et elle était tellement incohérente à cause de la

douleur, qu'il ne se rendit pas compte qu'elle criait un nom à tue-tête. S'en apercevant enfin, il l'éloigna de lui et la fit tomber en un tas pleurnichard sur le sol recouvert de nattes. Tremblant et haletant à cause de l'excès de sa passion, il jeta la ceinture et la regarda fixement.

— Gimil-ishbi, hein ?

— Oui ! sanglota-t-elle, se traînant sur le sol dans son angoisse atroce. C'était un prêtre d'Enlil, jusqu'à ce qu'il devienne diabolique et soit banni. Ahhh, je m'évanouis ! Je me pâme ! Pitié ! Pitié !

— Et où puis-je le trouver ? demanda-t-il.

— Dans le monticule d'Enzu, à l'ouest de la ville. Oh, Enlil, je suis écorchée vive ! Je péris !

Se détournant d'elle, Pyrrhas enfila à la hâte ses vêtements et son armure, sans appeler d'esclave pour l'aider. Il sortit, passa parmi ses serviteurs endormis sans les réveiller, et s'assura les meilleurs de ses chevaux. Il y en avait peut-être une vingtaine en tout à Nippur, propriété du roi et de ses nobles les plus riches ; ils avaient été achetés aux tribus sauvages situées loin au nord, au-delà de la Caspienne, que les hommes appelleraient plus tard les Scythes. Chaque destrier représentait une fortune réelle. Pyrrhas brida la grande bête et attacha la selle - un simple tapis de tissu, orné et richement travaillé.

Les soldats à la porte le dévisagèrent lorsqu'il tira ses rênes et leur ordonna d'ouvrir les grands portails de bronze, mais ils s'inclinèrent et obéirent sans poser de questions. Sa cape cramoisie flottait derrière lui

alors qu'il galopait à travers la porte.

— Enlil ! jura un soldat. L'Argive a trop bu du vin égyptien de Naram-ninub.

— Non, répondit un autre ; avez-vous vu son visage pâle, et sa main qui tremble sur la rêne ? Les dieux l'ont touché, et peut-être chevauche-t-il vers la maison d'Arabou.

Secouant leur tête casquée d'un air dubitatif, ils écoutent les bruits de sabots qui s'éloignent à l'ouest.

Au nord, au sud et à l'est de Nippur, des fermes, des villages et des palmeraies s'agglutinaient dans la plaine, traversés par les réseaux de canaux qui reliaient les rivières. Mais à l'ouest, la terre était nue et silencieuse jusqu'à l'Euphrate, seules des étendues calcinées témoignaient des anciens villages. Il y a quelques lunes, des pillards avaient déferlé du désert en une vague qui

avait englouti les vignobles et les huttes et s'était abattue sur les murs impressionnants de Nippur. Pyrrhas se souvenait des combats le long des murs, et des combats dans la plaine, quand son attaque à la tête de ses phalanges avait brisé les assiégeants et les avait poussés à une fuite éperdue au-delà du Grand Fleuve. La plaine était alors rouge de sang et noire de fumée. Maintenant, elle était déjà voilée de vert, alors que le grain poussait, sans que l'homme s'en occupe. Mais les laboureurs qui avaient planté ce grain étaient partis dans le pays du crépuscule et des ténèbres.

Déjà, le trop-plein des districts plus peuplés s'infiltrait à nouveau dans les déchets créés par l'homme. Quelques mois, un an tout au plus, et la terre présenterait à nouveau l'aspect typique de la plaine mésopotamienne, fourmillant de villages, qua-

drillée de minuscules champs qui ressemblaient plus à des jardins qu'à des fermes. L'homme recouvrirait les cicatrices qu'il avait laissées, et l'oubli s'installerait, jusqu'à ce que les pillards sortissent à nouveau du désert. Mais en cet instant, la plaine était nue et silencieuse, les canaux étaient obstrués, brisés et vides.

Ici et là, on voyait les restes de palmeraies, les ruines croulantes de villas et de palais de campagne. Plus loin, à peine visible sous les étoiles, s'élevait la mystérieuse colline connue sous le nom de monticule d'Enzu - la Lune. Ce n'était pas une colline naturelle, mais personne ne savait qui l'avait érigée et pour quelle raison. Avant la construction de Nippur, il s'était élevé au-dessus de la plaine, et les doigts sans nom qui l'avaient façonné avaient disparu dans la poussière du temps. C'est vers elle que Pyrrhas a tourné

la tête de son cheval.

Et dans la ville qu'il avait quittée, Amytis quitta furtivement son palais et prit un chemin détourné vers une certaine destination secrète. Elle marchait plutôt raide, boitait, et s'arrêtait fréquemment pour caresser tendrement sa personne et se lamenter sur ses blessures. Mais en boitant, en maudissant et en pleurant, elle finit par atteindre sa destination et se trouva devant un homme dont la richesse et le pouvoir étaient grands à Nippur. Son regard était un interrogatoire.

— Il est allé au tertre de la Lune, pour parler avec Gimil-ishbi. Lilith est encore venue le voir ce soir, dit-elle en frissonnant, oubliant momentanément sa douleur et sa colère. En vérité, il est maudit.

— Par les prêtres d'Anu ?

Ses yeux se sont rétrécis pour devenir

des fentes.

— Il s'en doute.

— Et toi ?

— Qu'en est-il de moi ? Je ne le sais pas et ne m'en soucie pas.

— T'es-tu déjà demandée pourquoi je te paie pour l'espionner ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules.

— Vous me payez bien, cela me suffit.

— Pourquoi va-t-il à Gimil-ishbi ?

— Je lui ai dit que le renégat pourrait l'aider contre Lilith.

Une colère soudaine rendit le visage de l'homme sombrement sinistre.

— Je croyais que tu le détestais.

Elle recula devant la menace dans sa voix.

— J'ai parlé du sataniste avant de penser, et ensuite il m'a forcée à prononcer son nom ; qu'il soit maudit, je ne serai pas tranquille pendant des semaines !

Sa rancœur la rendit momentanément sans voix.

L'homme l'ignora, plongé dans ses sombres méditations. Enfin, il se leva avec une détermination soudaine.

— J'ai attendu trop longtemps, murmura-t-il, comme quelqu'un qui exprime ses pensées à haute voix. Les démons jouent avec lui pendant que je me ronge les ongles, et ceux qui conspirent avec moi deviennent agités et méfiants. Enlil seul sait quel conseil Gimil-ishbi donnera. Quand la Lune se lèvera, j'irai chercher l'Argive dans la plaine. Il

ne se doutera de rien tant que mon épée ne l'aura pas transpercé. Une lame de bronze est plus sûre que les pouvoirs de l'obscurité. J'ai été stupide de faire confiance à un diable.

Amytis haleta d'horreur et s'accrocha aux tentures de velours pour se soutenir.

— Toi ? Toi ?

Ses lèvres posèrent une question trop terrible pour être formulée.

— Oui ! Il lui lança un regard amusé. Avec un souffle de terreur, elle se précipita à travers la porte à rideaux, son intelligence oubliée dans sa frayeur.

Personne ne sut jamais si la caverne avait été creusée par l'homme ou par la nature. Du moins, ses murs, son plancher et son plafond étaient symétriques et composés

de blocs de pierre verdâtre, que l'on ne trouve nulle part ailleurs dans cette terre plate. Quelles que soient sa cause et son origine, l'homme l'occupait maintenant. Une lampe pendait du toit de pierre, jetant une lumière étrange sur la salle et le crâne chauve de l'homme assis penché sur un parchemin posé sur une table de pierre devant lui. Il leva les yeux lorsqu'un pas rapide et sûr se fit entendre sur les marches de pierre qui menaient à sa demeure. L'instant d'après, une grande silhouette se tenait dans l'encadrement de la porte.

L'homme à la table de pierre scruta cette figure avec un intérêt avide. Pyrrhas portait un haubert de cuir noir et d'écailles de cuivre ; ses cretons d'airain brillaient à la lumière de la lampe. Le large manteau cramois qui l'enveloppait ne contenait pas la longue poignée qui dépassait de ses plis.

Dans l'ombre de son casque de bronze à cornes, les yeux de l'Argive brillaient comme de la glace. Le guerrier fit donc face au sage.

Gimil-ishbi était très vieux. Il n'y avait aucune trace de sang sémite dans ses veines flétries. Sa tête chauve était ronde comme le crâne d'un vautour, et son grand nez s'étirait comme le bec d'un vautour. Ses yeux étaient obliques, une rareté même chez un Shumirien de sang pur, et ils étaient brillants et noirs comme des perles. Alors que les yeux de Pyrrhas n'étaient que profondeur, bleu profond, nuages et ombres changeants, ceux de Gimil-ishbi étaient opaques comme du jais et ne changeaient jamais. Sa bouche était une entaille dont le sourire était plus terrible que le grognement.

Il était vêtu d'une simple tunique noire, et ses pieds, dans leurs sandales de tissu, semblaient étrangement déformés. Pyrrhas

sentit un curieux tressaillement entre ses omoplates en regardant ces pieds, et il détourna les yeux, pour les reporter sur le sinistre visage.

— Daigne entrer dans mon humble demeure, guerrier. - La voix était douce et soyeuse, elle sonnait étrangement de ces lèvres fines et dures. - J'aimerais pouvoir t'offrir à manger et à boire, mais je crains que la nourriture que je mange et le vin que je bois ne trouvent guère grâce à tes yeux.

Il rit doucement comme d'une obscure plaisanterie.

— Je ne viens ni pour manger ni pour boire, répondit brusquement Pyrrhas en s'approchant de la table. Je viens acheter un charme contre les démons.

— Acheter ?

L'Argive vida une bourse de pièces d'or sur la surface de pierre ; elles scintillaient faiblement à la lumière de la lampe. Le rire de Gimil-ishbi était comme le bruissement d'un serpent dans l'herbe morte.

— Qu'est-ce que cette saleté jaune pour moi ? Tu parles de diables, et tu m'apportes de la poussière que le vent emporte.

— De la poussière ?

Pyrrhas s'est renfrogné. Gimil-ishbi posa sa main sur le tas brillant et rit. Quelque part dans la nuit, une chouette hulula. Le prêtre leva sa main. Sous elle se trouvait un tas de poussière jaune qui brillait faiblement à la lumière de la lampe. Un vent soudain descendit les marches, faisant vaciller la lampe, soulevant en tourbillon le tas d'or ; pendant un instant, l'air fut éblouissant et pailleté par les particules brillantes. Pyr-

rhas jura ; son armure était saupoudrée de poussière jaune ; elle étincelait parmi les écailles de son haubert.

— De la poussière que le vent emporte, marmonna le prêtre. Assieds-toi, Pyrrhas de Nippur, et discutons ensemble.

Pyrrhas jeta un coup d'œil à l'étroite chambre, aux piles de tablettes d'argile le long des murs et aux rouleaux de papyrus au-dessus. Puis il s'assit sur le banc de pierre en face du prêtre, attachant son ceinturon de manière à ce que la poignée de son épée soit bien en avant.

— Tu es loin du berceau de ta race, dit Gimil-ishbi. Tu es le premier vagabond aux cheveux d'or à fouler les plaines de Shumir.

— J'ai erré dans de nombreuses contrées, murmura l'Argive, mais que les vautours m'arrachent les os si j'ai jamais vu

une race aussi diabolique que celle-ci, ou une terre gouvernée et harcelée par autant de dieux et de démons.

Son regard était fixé avec fascination sur les mains de Gimil-ishbi ; elles étaient longues, étroites, blanches et fortes, les mains de la jeunesse. Leur contraste avec l'apparence de grand âge du prêtre était vaguement inquiétant.

— À chaque ville ses dieux et ses prêtres, répondit Gimil-ishbi ; et tous des fous. À quoi servent les dieux que la fortune des hommes élève ou abaisse ? Derrière tous les dieux des hommes, derrière la trinité primitive d'Ea, Anu et Enlil, se cachent les dieux anciens, inchangés par les guerres ou les ambitions des hommes. Les hommes nient ce qu'ils ne voient pas. Les prêtres d'Eridu, sacrée à Ea et à la lumière, ne sont pas plus aveugles que ceux de Nippur, consa-

crée à Enlil, qu'ils considèrent comme le seigneur des Ténèbres. Mais il n'est que le dieu des ténèbres dont rêvent les hommes, et non les véritables ténèbres qui se cachent derrière tous les rêves, et qui voilent les vraies et terribles divinités. J'ai entrevu cette vérité quand j'étais prêtre d'Enlil, c'est pourquoi ils m'ont chassé. Ah ! Ils me dévisageraient s'ils savaient combien de leurs adorateurs se glissent vers moi la nuit, comme tu t'es glissé.

— Je ne rampe vers personne ! L'Argive se hérissa instantanément. Je suis venu acheter un charme. Donne ton prix, et sois maudit.

— Ne sois pas fâché, dit le prêtre en souriant. Dis-moi pourquoi tu es venu.

— Si tu es si sage et maudit, tu devrais déjà le savoir, grogna l'Argive, sans se mo-

quer. Puis son regard s'assombrit et il jeta un œil en arrière sur sa piste embrouillée.

— Un magicien m'a maudit, murmura-t-il. Alors que je revenais de mon triomphe sur Erech, mon cheval de guerre a crié et a reculé devant quelque chose que personne n'a vu sauf lui. Puis mes rêves sont devenus étranges et monstrueux. Dans l'obscurité de ma chambre, des ailes bruissent et des pieds se déplacent furtivement. Hier, lors d'un festin, une femme est devenue folle et a essayé de me poignarder. Plus tard, une vipère a surgi de l'air et m'a frappé. Puis, cette nuit, celle que les hommes appellent Lilith est venue dans la chambre et s'est moquée de moi avec un rire affreux...

— Lilith ?

Les yeux du prêtre s'illuminèrent d'un feu noir, son visage squelettique se transfor-

ma en un affreux sourire.

— En vérité, guerrier, ils complotent ta ruine dans la maison d'Arabu. Ton épée ne peut l'emporter sur elle, ni sur son compagnon Ardat Lili. Dans les ténèbres de minuit, ses dents trouveront ta gorge. Son rire t'explosera les oreilles, et ses baisers brûlants te flétriront comme une feuille morte soufflée par les vents chauds du désert. La folie et la dissolution seront ton lot, et tu descendras dans la maison d'Arabu d'où personne ne revient.

Pyrrhas s'agita et poussa des jurons incohérents dans son souffle.

— Que puis-je vous offrir à part de l'or ? grogna-t-il.

— Beaucoup !

Les yeux noirs brillèrent ; la mâchoire

se tordit dans une inexplicable jubilation.

— Mais je dois fixer mon propre prix, après vous avoir apporté mon aide.

Pyrrhas acquiesça d'un geste impatient.

— Qui sont les hommes les plus sages du monde ? demanda brusquement le sage.

— Les prêtres d'Égypte, qui ont griffonné sur ces parchemins-là, répondit l'Argive.

Gimil-ishbi secoua la tête ; son ombre tomba sur le mur comme celle d'un grand vautour, accroupi sur une victime mourante.

— Nul n'est aussi sage que les prêtres de Tiamat, que les sots croient morte il y a longtemps sous l'épée d'Ea. Tiamat est immortelle ; elle règne dans l'ombre ; elle étend ses ailes sombres sur ses adorateurs.

— Je ne les connais pas, murmura Pyrrhas avec inquiétude.

— Les villes des hommes ne les connaissent pas, mais les lieux déserts les connaissent, les marais couverts de roseaux, les déserts de pierre, les collines et les cavernes. C'est là que volent les êtres ailés de la maison d'Arabu.

— Je croyais que personne ne revenait de cette maison, dit l'Argive.

— Aucun humain n'en revient. Mais les serviteurs de Tiamat vont et viennent à leur guise.

Pyrrhas resta silencieux, réfléchissant au lieu des morts, tel que le croyaient les Shumiriens : une vaste caverne, poussiéreuse, sombre et silencieuse, dans laquelle erraient à jamais les âmes des morts, dépourvues de tout attribut humain, sans joie

et sans amour, ne se souvenant de leur vie passée que pour haïr tous les hommes vivants, leurs actes et leurs rêves.

— Je vais t'aider, murmura le prêtre.

Pyrrhas releva sa tête casquée et le fixa. Les yeux de Gimil-ishbi n'étaient pas plus humains que le reflet de la lumière du feu sur des bassins souterrains d'un noir d'encre. Ses lèvres étaient retroussées comme s'il jubilait de tous les malheurs et misères de l'humanité. Pyrrhas le détestait comme un homme déteste le serpent invisible dans l'obscurité.

— Aidez-moi et donnez votre prix, dit l'Argive.

Gimil-ishbi ferma ses mains et les ouvrit, et dans les paumes se trouvait un tonneau d'or, dont le couvercle se fermait avec un loquet de bijoux. Il souleva le couvercle,

et Pyrrhas vit que le tonneau était rempli de poussière grise. Il frissonna sans savoir pourquoi.

— Cette poussière grise était autrefois le crâne du premier roi d'Ur, dit Gimil-ishbi. Quand il est mort, comme tout nécromancien doit le faire, il a dissimulé son corps avec tout son art. Mais j'ai trouvé ses ossements, et dans l'obscurité qui les recouvre, j'ai combattu son âme comme un homme combat un python dans la nuit. Mon butin était son crâne, qui contenait des secrets plus sombres que ceux qui reposent dans les fosses d'Égypte.

— Avec cette poussière de mort, tu vas piéger Lilith. Va vite dans un endroit clos, une caverne ou une chambre... non, cette villa en ruine qui se trouve entre cet endroit et la ville fera l'affaire. Répands la poussière en fines lignes sur le seuil et la fenêtre ; ne

laisse pas un endroit aussi grand qu'une main d'homme sans surveillance. Puis allonge-toi comme si tu étais en train de dormir. Quand Lilith entrera, comme elle le fera, dis les mots que je t'enseignerai. Tu es alors son maître, jusqu'à ce que tu la libères en répétant la conjuration à l'envers. Tu ne peux pas la tuer, mais tu peux lui faire jurer de te laisser en paix. Fais-lui jurer par les déterrés de Tiamat. Maintenant, penche-toi près de moi et je vais murmurer les mots du sort.

Quelque part dans la nuit, un oiseau sans nom cria durement ; le son était plus humain que le chuchotement du prêtre, qui n'était pas plus fort que le glissement d'une vipère dans la vase gluante. Il se retira, sa bouche tordue en un sourire macabre. L'Argive resta un instant assis comme une statue de bronze. Leurs ombres se rejoignaient sur le mur avec l'apparence d'un vautour accrou-

pi face à un étrange monstre cornu.

Pyrrhas prit le tonneau et se leva, enveloppant de sa cape pourpre sa silhouette sombre, son casque à cornes donnant l'illusion d'une taille anormale.

— Et le prix ?

Les mains de Gimil-ishbi devinrent des griffes, frémissant de convoitise.

— Du sang ! Une vie !

— La vie de qui ?

— Toute vie ! Alors le sang coule, et il y a la peur et l'agonie, un esprit rompu de sa chair frémissante ! J'ai un prix pour tout - une vie humaine ! La mort est mon reavisement ; je gaverai mon âme de mort ! Homme, jeune fille, ou enfant. Vous avez juré. Tenez votre serment. Une vie ! Une vie humaine !

— Oui, une vie ! L'épée de Pyrrhas fendit l'air en un arc de cercle enflammé et la tête de vautour de Gimil-ishbi tomba sur la table de pierre. Le corps se redressa en crachant du sang noir, puis s'affaissa sur la pierre. La tête roula sur la surface et s'écrasa au sol. Les yeux se levèrent, figés dans un masque d'affreuse surprise.

Dehors, un cri effrayant retentit, l'éta-
lon de Pyrrhas brisa son licol et s'élança fol-
lement dans la plaine.

Pyrrhas s'enfuit de la chambre obscure
aux tablettes de cunéiformes cryptiques et
aux papyrus de hiéroglyphes sombres, et
abandonnant les restes du mystérieux
prêtre. En montant l'escalier sculpté et en
émergeant à la lumière des étoiles, il doutait
de sa propre raison.

De l'autre côté de la plaine, la Lune se

levait, d'un rouge terne, luisant sombrement. Une chaleur et un silence tendus régnaient sur la Terre. Pyrrhas sentait une sueur froide perler sur sa chair, son sang était un courant de glace dans ses veines, sa langue se glaçait sur son palais. Son armure lui pesait et sa cape était comme un piège. En jurant de manière incohérente, il l'arracha ; transpirant et tremblant, il arracha son armure, pièce par pièce, et la jeta au loin. Sous l'emprise de ses peurs abyssales, il était revenu à l'état primitif. Le vernis de la civilisation avait disparu. Nu, à l'exception d'un pagne et d'une épée ceinte, il traversa la plaine, portant le tonneau d'or sous son bras.

Aucun bruit ne vint troubler le silence qui régnait lorsqu'il arriva à la villa en ruine dont les murs se dressaient, incertains, parmi les tas de gravats. Une chambre se dressait au-dessus de la ruine générale, laissée

pratiquement intacte par un caprice du hasard. Seule la porte avait été arrachée de ses gonds de bronze. Pyrrhas entra. La lumière de la Lune le suivit et éclaira d'un faible rayonnement l'intérieur de la salle. Il y avait trois fenêtres, barrées d'or. Avec parcimonie, il marqua le seuil d'un mince trait gris. Il agit sur chaque ouverture de la même manière. Puis, jetant de côté le tonneau vide, il s'étendit sur une estrade nue qui se dressait dans une ombre profonde. Son horreur irraisonnée était maîtrisée. Celui qui avait été le chassé était maintenant le chasseur. Le piège était tendu, et il attendait sa proie avec la patience du primitif.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Quelque chose battit l'air au dehors et l'ombre de grandes ailes traversa le portail éclairé par la Lune. Il y eut un instant de silence tendu dans lequel Pyrrhas entendit le

choc de son propre cœur contre ses côtes. Puis une forme ombragée s'est profilée dans la porte ouverte. Un instant, elle fut visible, puis elle disparut. La chose était entrée, le monstre de la nuit était dans la chambre.

La main de Pyrrhas s'est refermée sur son épée et il s'est levé brusquement de l'estrade. Sa voix s'écrasa dans l'immobilité tandis qu'il prononçait la sombre et énigmatique conjuration que lui avait murmurée le prêtre mort. Il fut répondu par un cri effrayant ; il y eut un piétinement rapide de pieds nus, puis une lourde chute. Quelque chose se débattait et se tordait dans les ombres du sol. Alors que Pyrrhas maudissait l'obscurité qui le masquait, la Lune projeta un bord cramoisi au-dessus du rebord d'une ouverture, comme un lutin qui regarde par la fenêtre, et un flot de lumière en fusion traversa le sol. Dans la lueur pâle, l'Argive a vu sa victime.

Mais ce n'était pas une femme-garou qui se tordait là. C'était une chose comme un homme, légère, nue, à la peau sombre. Il ne différait pas des attributs de l'humanité, sauf par la souplesse inquiétante de ses membres et l'éclat immuable de ses yeux. Il rampait comme dans une agonie mortelle, l'écume à la bouche et contorsionnant son corps dans des positions impossibles.

Hurlant, fou de sang, Pyrrhas se précipita sur la silhouette et plongea son épée dans le corps qui se tortillait. La pointe de l'épée résonna sur le sol carrelé, et un hurlement affreux s'échappa des lèvres écumantes, mais ce fut le seul effet apparent du coup porté. L'Argive arracha son épée et regarda avec stupéfaction pour ne voir aucune tache sur l'acier, aucune blessure sur le corps sombre. Il s'est retourné quand le cri de la captive a été répercuté de l'extérieur.

Juste derrière le seuil enchanté se tenait une femme, nue, souple, crépusculaire, avec de grands yeux flamboyants dans un visage sans âme. L'être au sol cessa de se tordre, et le sang de Pyrrhas se changea en glace.

— Lilith !

Elle tremblait sur le seuil, comme si elle était retenue par une frontière invisible. Ses yeux étaient éloquentes de haine, ils désiraient ardemment son sang et sa vie. Elle parla, et l'effet d'une voix humaine sortant de cette belle bouche fut plus terrifiant que si une bête sauvage avait parlé en langage humain.

Tu as piégé mon compagnon ! Tu oses torturer Ardat Lili, devant qui les dieux tremblent ! Oh, tu vas hurler pour cela ! Tu seras déchiré os par os, muscle par muscle,

veine par veine ! Libère-le ! Dis les mots et libère-le, de peur que même ce destin ne te soit refusé !

— Les mots ! répondit-il avec une sauvagerie amère. Tu m'as chassé comme un chien de chasse. Maintenant, tu ne peux pas franchir cette ligne sans tomber entre mes mains, comme ton compagnon est tombé. Viens dans la chambre, chienne des ténèbres, et laisse-moi te caresser comme je caresse ton amant... ainsi !... et ainsi !... et ainsi !

Ardat Lili écuma et hurla sous la morsure de l'acier tranchant, et Lilith hurla follement en signe de protestation, frappant de ses mains comme une barrière invisible.

— Cesse ! Cesse ! Oh, si seulement je pouvais venir à toi ! Comme je voudrais te laisser aveugle et mutilé ! Bien ! Demande ce

que tu veux, et je le ferai !

— C'est bien, grogna sinistrement l'Argive. Je ne peux pas prendre la vie de cette créature, mais il semble que je puisse lui faire du mal, et à moins que vous ne me donniez satisfaction, je lui infligerai plus de douleur que ce qu'il devine exister dans le monde.

— Demande ! Demande ! dit la femme-garou, se tordant d'impatience.

— Pourquoi m'avez-vous hantée ?
Qu'ai-je fait pour mériter votre haine ?

— Haine ? Elle secoua la tête. Que sont les fils des hommes pour que nous, de Shuala, devons haïr ou aimer ? Quand la malédiction est libérée, elle frappe aveuglément.

— Alors qui, ou quoi, a lancé le sort de Lilith sur moi ?

— Un habitant de la maison d'Arabu.

— Pourquoi, au nom d'Ymir ? a juré Pyrrhas. Pourquoi les morts devraient-ils me haïr ? Il s'arrêta, se souvenant d'un prêtre qui est mort en gargouillant des malédictions.

— Les morts frappent à la demande des vivants. Quelqu'un qui se déplace dans la lumière du Soleil a parlé dans la nuit à celui qui habite dans Shuala.

— Qui ?

— Je ne sais pas.

— Tu mens, traînée ! Ce sont les prêtres d'Anu, et tu voudrais les protéger. Pour ce mensonge, ton amant hurlera au baiser d'acier...

— Boucher ! cria Lilith. Retenez votre main ! Je jure par les dieux de Tiamat, ma

maîtresse, que je ne sais pas ce que tu demandes. Que sont les prêtres d'Anu pour que je les protège ? Je leur déchirerais tous le ventre, comme je le ferais pour le tien, si je venais à toi ! Libère mon compagnon, et je te conduirai à la Maison des Ténèbres elle-même, et tu pourras arracher la vérité de l'horrible bouche de l'habitant lui-même, si tu l'oses !

— J'irai, dit Pyrrhas, mais je laisse Ardat-Lili ici en otage. Si vous me traitez mal, il se tordra sur ce sol enchanté pour l'éternité.

Lilith pleura de fureur et s'écria :

— Aucun démon à Shuala n'est plus cruel que toi. Hâte-toi, au nom d'Apsu !

Rengainant son épée, Pyrrhas franchit le seuil. Elle attrapa son poignet avec des doigts d'acier recouverts de velours, en criant quelque chose dans une étrange

langue inhumaine. Instantanément, le ciel éclairé par la Lune et la plaine furent effacés dans un flot de noirceur glaciale. L'Argive eut la sensation de se précipiter dans un vide d'une froideur intolérable, un rugissement aux oreilles de l'Argive comme celui de vents titanesques. Puis ses pieds touchèrent la terre ferme ; la stabilité succéda à cet instant chaotique, qui avait été comme l'instant de dissolution qui joint ou sépare deux états d'être, semblables en stabilité, mais en nature plus étrangère que le jour et la nuit. Pyrrhas sut qu'en cet instant il avait franchi un gouffre inimaginable, et qu'il se tenait sur des rivages jamais touchés par des pieds humains vivants.

Les doigts de Lilith saisirent son poignet, mais il ne pouvait pas la voir. Il se tenait dans une obscurité d'une qualité qu'il n'avait jamais rencontrée. Elle était d'une

douceur presque tangible, omniprésente. Au milieu d'elle, il n'était même pas facile d'imaginer la lumière du Soleil, les rivières lumineuses et l'herbe chantant dans le vent. Ils appartenaient à cet autre monde.. un monde perdu et oublié dans la poussière d'un million de siècles. Le monde de la vie et de la lumière était un caprice du hasard... une étincelle brillante qui illuminait momentanément un univers de poussière et d'ombres. L'obscurité et le silence étaient l'état naturel du cosmos, pas la lumière et les bruits de la Vie. Il n'est pas étonnant que les morts détestent les vivants, qui troublent le calme gris de l'infini avec leurs rires tintinnabulants.

Les doigts de Lilith l'entraînèrent dans un noir abyssal. Il avait la vague sensation d'être dans une caverne titanesque, trop immense pour être conçue. Il sentait les murs et le toit, bien qu'il ne les vit pas et ne les at-

teignit jamais ; ils semblaient s'éloigner à mesure qu'il avançait, mais il avait toujours la sensation de leur présence. Parfois, ses pieds remuaient ce qu'il espérait n'être que de la poussière. Il y avait une odeur de poussière dans l'obscurité ; il sentait les odeurs de pourriture et de moisissure.

Il voyait des lumières se déplacer comme des vers luisants dans l'obscurité. Pourtant, ce n'était pas des lumières, comme il connaissait la radiance. Elles ressemblaient plutôt à des taches de ténèbres moindres, qui ne semblaient briller que par contraste avec le noir engloutissant qu'elles soulignaient sans l'éclairer. Lentement, laborieusement, ils rampaient dans la nuit éternelle. L'un d'eux s'approcha, les cheveux de Pyrrhas se hérissèrent et il saisit son épée. Mais Lilith n'en tint pas compte et le poussa à avancer. Le point faible brilla près de lui

pendant un instant ; il illumina vaguement un visage ombragé, faiblement humain, mais étrangement semblable à un oiseau.

L'existence devint pour Pyrrhas une chose obscure et embrouillée, où il semblait voyager pendant mille ans à travers la noirceur de la poussière et de la décrépitude, attiré et guidé par la main de la femme-garou. Puis il entendit son souffle siffler entre ses dents, et elle s'arrêta.

Devant eux brillait un autre de ces étranges globes de lumière. Pyrrhas ne put dire s'il illuminait un homme ou un oiseau. La créature se tenait droite comme un homme, mais elle était vêtue de plumes grises - du moins, elles ressemblaient plus à des plumes qu'à autre chose. Les traits n'étaient pas plus humains qu'ils ne ressemblaient à ceux d'un oiseau.

— C'est l'habitant de Shuala qui t'a jeté la malédiction des morts, chuchota Lilith. Demande-lui le nom de celui qui te hait sur Terre.

— Dis-moi le nom de mon ennemi ! demanda Pyrrhas, frissonnant au son de sa propre voix, qui murmurait de manière lugubre et étrange à travers les ténèbres sans écho.

Les yeux du mort brûlèrent rouge et il s'approcha de lui avec un bruissement de plumes, une longue lueur de lumière jaillissant de sa main levée. Pyrrhas a reculé, s'accrochant à sa parole, mais Lilith a sifflé : "Non, utilise ça !" et il sentit une poignée s'enfoncer dans ses doigts. Il tenait un cimetière avec une lame incurvée en forme de croissant de Lune, qui brillait comme un arc de feu blanc.

Il para le coup de la chose-oiseau, et des étincelles jaillirent dans les ténèbres, le brûlant comme des morceaux de flamme. Les ténèbres s'accrochaient à lui comme un manteau noir ; la lueur du monstre à plumes le déconcertait et le déroutait. C'était comme combattre une ombre dans le labyrinthe d'un cauchemar. Seule la lueur ardente de la lame de son ennemi lui permettait de garder le contact. Par trois fois, elle chanta la mort à ses oreilles alors qu'il la déviait d'une fraction, puis son propre tranchant en croissant coupa l'obscurité et râpa sur l'articulation de l'épaule de l'autre. Avec un cri strident, la chose lâcha son arme et s'effondra, un liquide laiteux jaillissant de la blessure béante. Pyrrhas leva à nouveau son cimenterre, quand la créature haleta d'une voix qui n'était pas plus humaine que le grincement des branches soufflées par le vent : " Naram-ninub, l'arrière-petit-fils de mon ar-

rière-petit-fils ! Par des arts noirs, il a parlé et m'a commandé à travers les golfes !

— Naram-ninub ! Pyrrhas resta figé de stupeur ; le cimenterre fut arraché de sa main. De nouveau les doigts de Lilith se verrouillèrent sur son poignet. De nouveau, l'obscurité était noyée dans un noir plus profond et des vents hurlants soufflaient entre les sphères.

Il tituba dans la lumière de la Lune sans la villa en ruine, étourdi par le vertige de sa transmutation. A côté de lui, les dents de Lilith brillaient entre ses lèvres de rouge. Attrapant les épaisses mèches de cheveux accrochées à son cou, il la secoua sauvagement, comme il l'aurait fait pour une mortelle.

— Prostituée de l'enfer ! Quelle folie ta sorcellerie a-t-elle instillée dans mon cer-

veau ?

— Aucune folie ! dit-elle en riant, en écartant sa main. Tu as voyagé jusqu'à la Maison d'Arabu, et tu en es revenu. Tu as parlé et vaincu avec l'épée d'Apsu, l'ombre d'un homme mort depuis de longs siècles.

— Alors ce n'était pas un rêve de folie ! Mais Naram-ninub... Il s'arrêta dans une pensée confuse. De tous les hommes de Nipur, il a été mon plus fidèle ami !

— Ami ? se moqua-t-elle. Qu'est-ce que l'amitié, si ce n'est un prétexte agréable pour passer une heure désœuvrée ?

— Mais pourquoi, au nom d'Ymir ?

— Que sont pour moi les petites intrigues des hommes ? s'exclama-t-elle avec colère. Pourtant, je me souviens que des hommes d'Erech, enveloppés dans des man-

teaux, se rendent la nuit au palais de Naram-ninub.

— Ymir ! Comme une soudaine flambée de lumière, Pyrrhas a vu la raison dans une clarté impitoyable. Il veut vendre Nippur à Erech, et d'abord il doit me mettre hors d'état de nuire, car les armées de Nippur ne peuvent pas se tenir devant moi ! Oh, chien, laisse mon couteau trouver ton cœur !

— Garde confiance en moi !

Les importunités de Lilith ont noyé sa fureur.

— Je t'ai fait confiance. Je t'ai conduit là où aucun homme vivant n'a marché, et je t'ai ramené sain et sauf. J'ai trahi les habitants des ténèbres et fait ce pour quoi Tiamat me liera nue sur une grille chauffée à blanc pendant sept fois sept jours. Prononce les mots et libère Ardat Lili !

Toujours absorbé par la trahison de Naram-ninub, Pyrrhas prononça l'incantation. Avec un grand soupir de soulagement, l'homme-garou se leva du sol carrelé et vint à la lumière de la Lune. L'Argive se tenait debout, la main sur son épée et la tête penchée, perdu dans ses pensées. Les yeux de Lilith jetèrent un rapide coup d'œil à son compagnon. Doucement, ils commencèrent à voler vers l'homme distrait. Un instinct primitif lui fit relever la tête d'un coup sec. Ils se rapprochaient de lui, leurs yeux brûlaient dans la lumière de la Lune, leurs doigts l'atteignaient. Instantanément, il comprit son erreur ; il avait oublié de leur imposer une trêve avec lui ; aucun serment ne les liait plus.

Avec des cris de félin, ils frappèrent, mais plus vite encore, il s'écarta et courut vers la ville lointaine. Trop avides de son

sang pour recourir à la sorcellerie, ils le poursuivirent. La peur le tenaillait, mais il entendait derrière lui le bruit rapide de leurs pas, leur halètement impatient. Un soudain tambour de sabots retentit devant lui et, traversant un bosquet de palmiers squelettiques en lambeaux, il faillit heurter un cavalier qui chevauchait comme le vent, un long éclat argenté à la main. Avec un juron effrayé, le cavalier fit reculer sa monture. Pyrhas vit se profiler devant lui un corps puissant en cotte de mailles, une paire d'yeux flamboyants qui le fixaient sous un casque bombé, une courte barbe noire.

— Espèce de chien ! hurla-t-il furieusement. Sois maudit, es-tu venu pour achever avec ton épée ce que ta magie noire a commencé ?

Le destrier se cabra sauvagement lorsqu'il bondit sur sa tête et attrapa sa bride.

Jurant follement et luttant pour son équilibre, Naram-ninub voulut trancher la tête de son assaillant, mais Pyrrhas para le coup et donna une poussée meurtrière vers le haut. La pointe de l'épée se détacha du corselet et s'enfonça dans la mâchoire du Sémite. Naram-ninub cria et tomba de son destrier en crachant du sang. Il se brisa la jambe en tombant lourdement sur le sol, et son cri fut répercuté par un hurlement de jubilation provenant du bosquet ombragé.

Sans chercher à maîtriser le cheval qui se cabrait, Pyrrhas s'élança sur son dos et lui fit faire edemi-tour. Naram-ninub gémissait et se tordait sur le sol, et comme Pyrrhas regardait, deux ombres surgirent du bosquet sombre et se fixèrent sur la forme prostrée. Un cri terrible jaillit de ses lèvres, relayé par un rire encore plus terrible. Du sang dans l'air de la nuit ; les choses de la nuit s'en

nourrissent, sauvages comme des chiens enragés, sans faire de différence entre les hommes.

L'Argive s'en retourna vers la ville, puis hésita, secoua par une violente répulsion. La terre plate était calme sous la Lune, et la pyramide brutale d'Enlil se dressait devant les étoiles. Derrière lui s'étendait son ennemi, repoussant les crocs des horreurs qu'il avait lui-même appelées des fosses. La route était ouverte vers Nippur, pour son retour.

Son retour ?... vers un peuple rongé par le diable, rampant sous les talons du prêtre et du roi ; vers une ville pourrie d'intrigues et de mystères obscènes ; vers une race étrangère qui se méfiait de lui, et une maîtresse qui le haïssait.

Remettant son cheval en selle, il chevaucha vers l'ouest, vers les terres ouvertes,

écartant les bras dans un geste de renoncement et d'exaltation de la liberté. La lassitude de la vie le quittait comme un manteau. Sa crinière flottait dans le vent, et les plaines de Shumir s'emplissaient d'un son qu'elles n'avaient jamais entendu auparavant : le rire sans raison, élémentaire et bruyant d'un barbare libre.